

Etude

De l'activisme numérique au militantisme de terrain

Les nouvelles formes d'engagement

Jean-Luc Manise

Directeur Services Culture et Education Permanente CESEP

DECEMBRE 2012

Sommaire

1 Introduction : de l'activisme en ligne au militantisme de terrain	P3
2 Des militants de salon	P6
3 La désillusion du Net	P12
4 Et si on retweetait quand même	P14
5 Des activismes complémentaires	P20
6 Les nouveaux militants	P22
7 Conclusions	P24
8 Bibliographie	P25

1 Introduction

De l'activisme en ligne au militantisme de terrain

Internet ou le berceau d'un nouvel engagement. Les réseaux sociaux au coeur des révolutions arabes, les flashmobs au service des activistes du Net. Derrière leurs ordinateurs, des nouveaux militants qui changeraient la face du monde, nourriront le débat, feraient circuler les idées pour les faire rejaillir dans la société civile. Fadaïses et idéalisation que tout cela ! Dans un article rédigé en 2010 pour le New Yorker, le journaliste et écrivain Malcom Gladwell pointe, à partir d'exemples historiques dont celui du mouvement de défense des droits civiques aux Etats-Unis dans les années 60, les différences, de son point de vue, entre le militantisme réel basé sur des actions de terrain, celui qui fait réellement les choses, celui où l'on risque sa vie, et un cyber-activisme mou qui n'arriverait à mobiliser les foules que lorsqu'il n'y a pas trop de dangers. On ne craint pas grand chose en cliquant sur le bouton « J'aime » de Facebook, ou en changeant la photo de son profil en signe de soutien à une cause. A Greensboro, le Ku Klux Klan est entré en action. 39 églises noires ont été incendiées, des militants anti-ségrégationnistes ont été battus, torturés, exécutés. Comment peut-on s'exposer à ce point ? En substance explique Gladwell, l'engagement militant « extrême », celui qui pousse l'être humain dans ses derniers retranchements, n'est possible que lorsque existent des liens sociaux forts, des amis proches engagés dans la même cause, ou menacés par le même ennemi. Or les réseaux sociaux sont composés selon Gladwell de maillons « lâches », des Internautes riches d'amis virtuels dont la faiblesse de la motivation est proportionnelle à la facilité de la tâche, et à l'absence de risque.

La révolution ne passera pas par Twitter

D'autre part, une action n'aboutit avec succès que lorsque la cause défendue l'est par une organisation solidement structurée et coordonnée. Il s'agit selon Malcom Gladwell de la deuxième distinction cruciale entre le militantisme traditionnel et sa variante en ligne: les médias sociaux ne sont pas sur ce type d'organisation hiérarchique. Facebook ou Twitter sont des outils qui permettent la création de réseaux sans contrôle centralisé, au fonctionnement décloisonné, aux communications horizontales, avec un principe de prise de décision laborieux et complexe, basé sur le consensus. Ils sont à l'opposé, dans la structure et le caractère, des structures hiérarchiques fortes qu'on retrouve dans les organisations dissidentes « réelles ». C'est pourquoi décrète Gladwell « La révolution ne passera pas par Twitter »

L'illusion du Net

Dans un livre intitulé « L'illusion du Net », le chercheur Evgeny Morozov exprime lui aussi son scepticisme quant à la capacité du Web à changer le monde. « Nous vivons », dit-il, « à l'heure du libéralisme iPod, celle où l'on pense qu'un smartphone va permettre aux citoyens de se mobiliser et de s'organiser. En Tunisie comme ailleurs, c'est le chômage et la situation économique et sociale du pays qui poussent les gens à descendre dans la rue. Pas les réseaux sociaux, que les pouvoirs en place ont toute latitude à contrôler et à utiliser pour réduire encore plus efficacement la dissidence. « Que se serait-il passé », s'interroge Morozov, « si Ben Ali était resté au pouvoir ? Il se serait très probablement engagé dans une vague de répression, en arrêtant tous les opposants. Les médias sociaux lui auraient alors permis de recueillir toutes les preuves nécessaires, sur Twitter, sur

Facebook ou sur des blogs. C'est ce qui a notamment été fait par le gouvernement iranien à l'issue des protestations de 2009. Auparavant, le KGB torturait pour obtenir des informations sur les dissidents. Aujourd'hui, toutes les informations sont en ligne sur Facebook. » Fasciné par la façon dont la technologie pouvait effectivement remodeler et faire s'ouvrir des sociétés autoritaires, Evgeny Morozov fait aujourd'hui le constat amer que certaines d'entre elles, non seulement sont toujours en place, mais ont de surcroît « prospéré » grâce à la surveillance globalisée et automatisée que permet le réseau des réseaux.

La force des liens faibles

A ces critiques, d'autres intellectuels, militants et activistes (réels et virtuels) réfutent point par point les arguments de ces déçus du Net. Il ne faut, disent-ils, en aucune mesure sous-estimer le potentiel du Web pour susciter l'adhésion et la mobilisation autour d'une cause. Il ne faut pas non plus sous-estimer la force de ces fameuses coopérations faibles, celles qui selon Dominique Cardon favorisent une dynamique de biens communs à partir de logiques d'intérêt personnel. Ni celle des petits pas qui, à partir d'un clic, peuvent transformer un internaute en militant. « Si je réfléchis au monde d'avant Internet, constate l'activiste canadien Cory Doctorow, celui dans lequel les gens que l'on pouvait convaincre de participer à des causes politiques se chiffraient plutôt en centaines ou en milliers, je constate que tous les vétérans de l'activisme que je connais ont commencé en effectuant un geste simple, de peu d'envergure, puis ont progressivement évolué vers un engagement toujours plus profond. De même, s'il est vrai qu'Internet met à portée de souris plus de futilités que jamais auparavant, il met aussi à portée de clic davantage de tout. Il n'a jamais été aussi simple de publier des informations, de lire et participer à des groupes de réflexions sérieuses. »

Les nouveaux militants

Reste que les Centres de Médias Indépendants n'existeraient pas sans Internet. En 97, Fabien Granjon se penche sur l'Internet Militant avec un constat : certains mouvements politiques et sociaux semblent s'appropriier le Web nettement plus vite et plus facilement que les partis politiques ou les syndicats. Il va analyser le lien entre les usages des outils web et l'évolution contemporaine des formes d'engagement militant. Découvrir comment la structure du Web entre en phase avec des modes d'organisation et de décision horizontales, décloisonnées et auto-organisées. Internet comme creuset d'un nouveau militantisme coopératif, basé sur des petites équipes de bénévoles très stables à la fois focalisées sur la défense de causes très locales et ouvertes à des mouvements globaux comme l'alter-mondialisme. Avec aussi des militants « post-it », activement engagés à certains moments, dormants mais restant informés (connectés) à d'autres et multi-positionnés, ouverts simultanément à plusieurs causes. Plus d'encartement à vie mais des affiliations temporaires en fonction des projets à défendre. Et une extraordinaire intelligence des possibilités d'un simple téléphone, trait d'union idéal pour passer des entrailles du réseau des réseaux aux théâtres des rues. De l'activisme en ligne à l'action du terrain, il n'y a qu'un pas, que nous vous invitons à franchir en parcourant cette étude.

Méthodologie

Internet est-il le berceau d'une nouvelle militance ? Les réseaux sociaux ont-ils un pouvoir révolutionnaire ? Quelles sont les articulations possibles entre l'activisme en ligne et la militance de terrain ? Quel est le profil des cyber-activistes ? En quoi les modèles sont-ils transférables d'un univers à l'autre ? Les avis sont, on le verra, tout sauf unanimes. C'est en confrontant les positions contradictoires d'intellectuels et de (cyber)activistes sur ces sujets et en les mettant en débat lors d'ateliers/conférences et de formations que nous avons voulu évaluer les capacités intrinsèques des réseaux sociaux à initier des formes nouvelles d'engagements et/ou à amplifier les actions des militants « de terrain ». Les principaux lieux d'échanges ont été :

- La conférence « Internet comme outil de mobilisation » donnée à l'occasion des Rewics le 18 avril 2012
- La rencontre débat sur les nouvelles formes d'activisme politique « Facebook, Twitter, Wikileaks... » organisée par le PAC, Technofutur TIC et Vecteur le 25 mai 2011
- Le colloque : « « Internet comme outil de mobilisation » : Quelle action collective à partir des réseaux sociaux ? » organisé le 26 octobre 2012 à l'occasion des 20 ans de Declic Emploi
- La formation Internet comme outil de mobilisation donnée en avril 2012 au CIEP Namur dans le cadre du Brevet d'aptitude à la coordination de projets d'organismes culturels et socioculturels (BAGIC).

2 Des militants de salon

Internet donne la possibilité de s'exprimer, de soutenir une cause, de militer sans nécessairement faire partie d'un parti, d'un mouvement, d'un syndicat ou d'une association. Il suffit d'avoir un compte Facebook pour pouvoir cliquer sur le fameux bouton « J'aime ». Envoyer des tweets avec des balises engagées ou signer une pétition en ligne n'a jamais été aussi simple et rapide. On peut lutter confortablement installé dans son salon, sans prendre de risques. C'est ce qu'on appelle le « Slacktivism », contraction de Slacker (fainéant) et d'activisme. Pour certains comme Malcom Gladwell ou Evgeny Morozov, il s'agit là d'un faible pouvoir donné à de faibles gens. Un activisme délavé, sans effet réel, une illusion. D'autres comme Cory Doctorow, Léo Mirana, Dominique Cardon ou David Weinberger, préconisent de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

Internet ou le berceau d'un nouveau militantisme ! Les réseaux sociaux au coeur des révolutions arabes. Derrière leurs ordinateurs, des nouveaux militants qui changeraient la face du monde, nourriraient le débat, feraient circuler les idées pour les faire rejaillir dans la société civile. Dans un article rédigé en 2010 pour le New Yorker, l'écrivain et journaliste Malcom Gladwell se porte en faux par rapport à cette vue « idéaliste » du pouvoir d'Internet. Il pointe, à partir d'exemples historiques, les différences, de son point de vue, entre le militantisme réel, celui qui va sur le terrain et fait réellement changer les choses, et un cyber-activisme mou qui n'arriverait à mobiliser les foules que lorsqu'il n'y a pas trop de dangers. En substance, l'engagement militant n'est possible que lorsque des liens sociaux forts sont en œuvre, qui poussent l'être humain dans ses retranchements les plus ultimes. Or les réseaux sociaux sont composés selon Gladwell de maillons « faibles ». D'autre part, l'action n'aboutit avec succès que lorsque la cause défendue l'est par une organisation solidement structurée et coordonnée. A contrario, le fonctionnement des réseaux sociaux est basé sur l'horizontalité, la décentralisation, l'autonomie. D'où le titre en forme de sentence de Gladwell : « Pourquoi la révolution ne passera pas par Twitter ! »

Ici, on ne sert pas les noirs

Nous sommes en 1960. Dans un bar du centre ville de Greensboro, en Caroline du Nord, quatre étudiants noirs sont assis au comptoir du Woolworth. L'un d'eux demande une tasse de café. La serveuse lui répond qu'ici, on ne sert pas les noirs. En signe de protestation, les 4 étudiants décident d'organiser un sit-in jusqu'à la fermeture du bar et annoncent qu'ils reviendront le lendemain. Ils seront 31, presque tous en provenance du même dortoir que le quatuor d'origine. Deux jours après, la foule des mécontents atteindra 300 personnes, dont 3 blancs. Le week-end arrivé, ils seront plus de 600. A la fin du mois, on trouvera des sit-in dans tout le Sud des Etats-Unis. Au total, on estime que 70.000 étudiants ont participé à ces événements qui ont marqué le début d'une guerre civile qui a déchiré le Sud des Etats-Unis durant une dizaine d'années. Et cela, pointe Gladwell, sans courrier électronique, sans SMS, sans Facebook ni Twitter.

Réinventer l'activisme social

Malcom Gladwell : « Le monde », nous dit-on « est en plein milieu d'une révolution. Les réseaux sociaux réinventent l'activisme social. Avec des outils comme Facebook et Twitter, la relation traditionnelle entre le politique et les citoyens serait bouleversée. Les réseaux sociaux faciliteraient la collaboration entre les petites gens, les démunis qui pourraient ainsi se coordonner pour faire entendre leur voix. » Lorsque 10.000 protestants sont descendus dans la rue en Moldavie au

printemps 2009 pour protester contre le gouvernement communiste de leur pays, on a appelé cela la « Révolution Twitter » parce que le réseau a été beaucoup utilisé pour gonfler les rangs de la manifestation. Quelques mois plus tard, lorsque des manifestations étudiantes ont secoué Téhéran, le Département d'Etat américain a pris l'initiative inhabituelle de demander aux dirigeants de Twitter de postposer une maintenance programmée de leur site afin de ne pas risquer une interruption du fonctionnement du réseau. « Sans Twitter, les iraniens n'auraient pas eu la confiance et la puissance nécessaires pour défendre la liberté et la démocratie » devait écrire un peu plus tard Mark Pfeifle, ancien conseiller à la sécurité nationale qui appellera à placer les réseaux sociaux dans la liste des candidats au Prix Nobel de la Paix. Vous êtes le meilleur espoir pour nous tous, a déclaré James K. Glassman, un ancien haut fonctionnaire du département d'Etat, à une assemblée de cyber-activistes sponsorisée par Facebook, AT &T, Howcast, MTV et Google. Des sites comme Facebook, devait encore s'exclamer Glassman, donnent aux USA un avantage compétitif significatif contre les terroristes. »

Du vrai militantisme

Ce sont, considère Gladwell, des déclarations fortes et déroutantes. Ainsi aujourd'hui, on ne définit plus les militants par la cause qu'ils défendent, mais par les outils qu'ils utilisent ! « Mais », s'exclame-t-il », « notre meilleur espoir est-il vraiment dans les gens qui se connectent à Facebook ? » Pour Gladwell, non seulement, par idéal, on veut absolument tout faire rentrer dans la case « Internet révolutionnaire », mais on a purement et simplement oublié ce que signifiait le « vrai » militantisme. L'illusion du Net comme le dit Morozov, c'est de parler de révolution Twitter dans un pays qui compte très peu d'abonnés au Net et dont on pourrait même soupçonner que c'est un pouvoir en place schizophrène qui a organisé les manifestations. Quant à l'Iran, comment comprendre que les occidentaux soient partis de tweets rédigés en anglais sans se demander s'il était très logique que les manifestants voulant coordonner leurs actions travaillent avec une langue étrangère à la leur !

Réseaux sociaux forts

Gladwell distingue deux différences majeures entre le « vrai » militantisme et le slacktivism : le premier se base sur des réseaux où existent des liens sociaux et une hiérarchie forts. Le second fonctionne à partir de coopérations faibles et un mode d'organisation lâche. A Greensboro, les 4 étudiants ont pris d'importants risques. Le premier jour, des voyous sont venus faire peur aux étudiants, le Ku Klux Klan est entré dans la partie. Au début du week-end, une alerte à la bombe a contraint les manifestants à évacuer le bar. Plus tard, la manifestation Mississippi Freedom Summer s'est avérée encore plus dangereuse. Les défenseurs des droits civiques avaient comme consigne de ne jamais se déplacer seuls, et certainement pas en voiture ni la nuit. Quelques jours après leur arrivée au Mississippi, trois prêtres noirs, Michael Schwerner, James Chaney et Andrew Goodman, ont été enlevés et assassinés. Durant l'été de cette année là, 37 églises noires ont été incendiées et des dizaines de maisons de sécurité ont été bombardées. Les manifestants ont été arrêtés, battus, fusillés. Un quart des militants des droits civiques du comité de coordination des étudiants non violents ont abandonné la cause. Le sociologue Doug McAdam de Standfort a comparé les deux « groupes » et a essayé de comprendre ce qui différençait ceux qui n'étaient pas allés jusqu'au bout. Ils avaient tous la même ferveur idéologique et le même attachement aux valeurs et aux objectifs de leur mouvement. Ce qui les démarquait selon le sociologue, c'était d'avoir des contacts, des amis proches dans l'organisation, dont certains avaient eux-mêmes étaient menacés.

La puissance des amis

C'est un phénomène connu. Dans les années 70, une étude sur les Brigades rouges a révélé que 70 % des recrues avaient au moins un ami proche déjà dans l'organisation. C'est la même réalité pour les hommes qui ont rejoint les moudjahidines en Afghanistan. Même les actions révolutionnaires plus spontanées comme les manifestations en Allemagne de l'Est qui ont conduit à la chute du mur de Berlin « fonctionnent » sur le même modèle. Le mouvement d'opposition en Allemagne de l'Est se composait de plusieurs centaines de groupes, chacun avec environ une douzaine de membres. Chaque groupe était en contact limité avec les autres: à l'époque, seulement 13 % des Allemands de l'Est avaient un téléphone. Tout ce qu'ils savaient, c'est que le lundi soir, il fallait se rassembler au centre-ville de Leipzig pour exprimer sa colère face à l'État. Et le principal déterminant de ceux qui sont venus était d'avoir des «amis critiques». Plus vous aviez d'amis qui critiquaient le régime, et plus il était probable que vous alliez rejoindre la manifestation. A Greensboro aussi, les 4 étudiants étaient intimes. Joseph McNeil était un compagnon de chambre de Ezell Blair. David Richmond dormait un étage au dessus avec Franklin McCain. Blair, Richmond et McCain étaient tous allés à l'école secondaire de Dudley. Les quatre faisaient de la contrebande de bière dans leur dortoir. Ils se souvenaient tous de l'assassinat d'Emmett Till en 1955, du boycott des bus de Montgomery de la même année, et de la confrontation de Little Rock en 1957. C'est McNeil qui a lancé l'idée d'un sit-in chez Woolworth. Ils en avaient discuté pendant près d'un mois. Puis McNeil est venu dans le dortoir et a demandé aux autres s'ils étaient prêts. « Ezell Blair eut le courage le lendemain de demander une tasse de café parce qu'il était flanqué de son compagnon de chambre et de deux bons amis de l'école secondaire. »

Des amis fantômes

Or constate Malcolm Gladwell, le type d'activisme que génère les réseaux sociaux est complètement différent. « Les plates-formes des médias sociaux sont construites autour de liens faibles. Twitter est un moyen de suivre (ou d'être suivis par) des personnes que vous n'avez jamais rencontrées. Facebook est un outil pour gérer efficacement vos connaissances, pour échanger avec des gens avec qui autrement vous ne pourriez pas rester en contact. C'est pourquoi vous pouvez avoir des centaines d'amis sur Facebook que vous n'aurez jamais dans la vie réelle. C'est à bien des égards une chose merveilleuse. La force est dans les liens faibles, comme le sociologue Mark Granovetter l'a observé. Nos connaissances-pas nos amis-es sont notre plus grande source d'idées nouvelles et d'informations. L'Internet nous permet d'exploiter la puissance de ces types de connexions distantes avec une efficacité merveilleuse pour la diffusion de l'innovation ou la collaboration interdisciplinaire. Mais les liens faibles conduisent rarement à l'activisme à haut risque. » Dans un livre intitulé «The Dragonfly Effect: Quick, Effective, and Powerful Ways To Use Social Media to Drive Social Change», le consultant Andy Smith et le professeur Jennifer Aaker racontent l'histoire de Sameer Bhatia, un jeune entrepreneur souffrant d'une leucémie aiguë. C'est pour Gladwell une illustration parfaite des points forts des médias sociaux. Bhatia a besoin d'une greffe de moelle osseuse, mais il ne pouvait pas trouver une correspondance entre ses parents et amis. Les chances étaient meilleures avec un donateur de son appartenance ethnique, et il y avait peu de Sud-Asiatiques dans la base de données des donneurs de moelle osseuse. L'associé de Bhatia a envoyé un e-mail expliquant la situation à plus de quatre cents de leurs connaissances, qui eux mêmes ont transmis l'e-mail à leurs contacts personnels, sur les pages Facebook et les comptes YouTube. Au final, près de vingt-cinq mille personnes nouvelles ont été enregistrées dans la base de données de donneurs de moelle, et Bhatia a trouvé une correspondance.

Ne pas en demander trop

Il a pu recevoir une greffe. « C'est un succès parce qu'on en demande pas trop. On peut facilement

convaincre quelques milliers de personnes à s'inscrire sur un registre de donneurs. Il vous suffit d'envoyer un frottis buccal, et dans le cas hautement improbable où votre moelle osseuse correspond à quelqu'un dans le besoin, vous devrez passer quelques heures à l'hôpital. Non pas que le don de moelle osseuse soit une mince affaire. Mais il n'implique pas un risque financier ou personnel. Cela n'a rien à voir avec le fait d'être pourchassé par des hommes armés dans des camionnettes. Les évangélistes des médias sociaux ne comprennent pas cette distinction. Ils feignent de croire qu'un ami Facebook est la même chose qu'un véritable ami et que l'inscription à un registre de donneurs de moelle osseuse dans la Silicon Valley fait partie du même militantisme que celui qui pousse un noir à s'asseoir et à demander un café dans un bar ségrégationniste de Greensboro dans les années 60. »

Plus de participation, moins de motivation

"Les réseaux sociaux sont particulièrement efficaces pour accroître la motivation» écrivent Aaker et Smith. Mais ce n'est pas vrai. Les réseaux sociaux sont efficaces pour augmenter la participation, en diminuant le niveau de motivation que la participation requiert. La page Facebook pour sauver la coalition du Darfour a rassemblé 1.282.339 membres, qui ont donné une moyenne de neuf cents chacun. Un autre mouvement pour le Darfour sur Facebook a réuni 22.073 membres qui ont donné 35 cents en moyenne. Un troisième a fédéré 2797 membres qui ont donné 15 cents. Déclaration d'un porte parole de la Coalition Save Darfur à Newsweek : « On n'évalue pas l'investissement de quelqu'un pour le mouvement en fonction de ce qu'il a donné. Il s'agit d'un mécanisme puissant pour engager les gens dans la voie de la critique : ils informent leur communauté, participent à des événements, font du bénévolat,... » En d'autres termes conclut Malcom Gladwell, le militantisme Facebook ne réussit pas en arrivant à motiver les gens à faire un véritable sacrifice, mais en les motivant à faire des choses que les gens font lorsqu'elles ne sont pas suffisamment motivées pour faire un réel sacrifice. On est loin selon lui des risques pris lors du déjeuner comptoir de Greensboro.

Des modèles organisationnels diamétralement différents

A côté du type de relations (fortes dans le cas du militantisme réel, faibles dans les cas des réseaux virtuels), le modèle d'organisation est lui aussi diamétralement opposé. Les manifestations révolutionnaires naissent, grandissent et aboutissent selon Gladwell de façon très structurée et hiérarchisée. Les étudiants qui ont rejoint les sit-in à travers le Sud pendant l'hiver de 1960 décrivent le mouvement comme une «fièvre. » mais note Gladwell, le mouvement des droits civiques ressemblait plus à une campagne militaire qu'à une contagion. À la fin des années cinquante, il y avait déjà eu des sit-in dans diverses villes un peu partout dans le Sud, dont quinze officiellement organisées par des droits civiques des organismes comme la N.A.A.C.P et C.O.R.E. L'ensemble était pensé : des emplacements repérés, des plans élaborés, des formations organisées. Les quatre étudiants de Greensboro étaient le fruit de ce travail. Ils étaient tous membres du Conseil de la jeunesse de la NAACP et avaient des liens étroits avec le chef de la N.A.A.C.P locale. Ils avaient été informés de la précédente vague de sit-in à Durham, et avait participé à différentes réunions dans les églises du mouvement activiste. Lorsque le sit-in de Greensboro fait tâche d'huile dans tout le Sud, sa propagation ne se fait pas à l'aveugle. Il se propage dans des villes où des noyaux de militants acquis et formés sont prêts à transformer la «fièvre» en action.

Le joyeux désordre des réseaux sociaux

Le mouvement des droits civiques était un activisme à haut risque. C'était aussi, surtout, de l'activisme stratégique avec des actions montées avec précision et discipline. Le N.A.A.C.P. était

une organisation centralisée. Les décisions partaient de New York selon des modes opératoires extrêmement formalisés. Il s'agit selon Malcom Gladwell de la deuxième distinction cruciale entre le militantisme traditionnel et sa variante en ligne: les médias sociaux ne sont pas sur ce type d'organisation hiérarchique. Les Facebook et autres Twitter sont des outils pour la création de réseaux qui sont à l'opposé, dans la structure et Le caractère, des hiérarchies. Contrairement aux systèmes hiérarchiques centralisés, dotés de règles et de procédures verticales, les réseaux ne sont pas contrôlés par une autorité centrale unique. Les décisions sont prises par consensus, et les liens qui unissent les gens du groupe sont lâches.

Auto-régulation

Cette structure rend les réseaux extrêmement souples et adaptables à des situations à faible risque. Wikipedia en est un exemple parfait. L'encyclopédie en ligne n'a pas de rédacteur en chef. Tout est auto-organisé et auto-régulé. Si toutes les entrées de Wikipedia devaient être effacées demain, le contenu pourrait être rapidement restauré grâce aux milliers de bénévoles qui consacraient spontanément du temps pour réinitialiser ce très beau projet. « Il y a beaucoup de choses, cependant, que les réseaux ne font pas bien. C'est pour cela que les entreprises y ont judicieusement recours pour organiser les relations avec leurs clients et fournisseurs, mais pas pour concevoir leurs produits. Personne ne croit que l'articulation d'une philosophie de conception cohérente est mieux gérée par un vaste système d'organisation sans chef. Parce que les réseaux n'ont pas de structure de direction centralisée et de lignes d'autorité claires, ils ont du mal à parvenir à un consensus réel et l'établissement d'objectifs. Ils ne peuvent pas penser stratégiquement, ils sont chroniquement sujets aux conflits et aux erreurs. Comment pouvez-vous faire des choix difficiles sur la tactique, la stratégie ou la direction philosophique lorsque tout le monde a son mot à dire? »

Le modèle de l'OLP

A l'origine, l'Organisation de Libération de la Palestine était structurée comme un réseau social et c'est pour cela, estime Mette-Eilstrup Sangionvanni et Calbert Jones, qu'ils ont rencontré des difficultés en grandissant : «Les caractéristiques structurelles typiques des réseaux- l'absence d'autorité centrale, l'autonomie incontrôlée de groupes rivaux et l'impossibilité d'arbitrer les querelles de procédures formelles- ont rendu l'OLP excessivement vulnérable à la manipulation de l'extérieur et aux troubles internes. " En Allemagne, dans les années soixante-dix, l'organisation va se hiérarchiser avec une gestion professionnelle et une répartition claire des tâches. Elle va se concentrer géographiquement dans les universités et mettre en place un leadership central bâti sur une confiance et une camaraderie nées de face à face réguliers. "Ils ont rarement trahi leurs compagnons d'armes lors des interrogatoires de police. Leurs homologues de droite, organisés dans des réseaux décentralisés, n'avaient pas une telle discipline. Ces groupes ont été régulièrement infiltrés, et les membres, une fois arrêtés, ont plus facilement dénoncé leurs camarades. » De même, le réseau Al-Qaïda a été le plus dangereux lorsque son fonctionnement était basé sur une hiérarchie unifiée. Aujourd'hui dissipée dans une structure plus vaste, il s'avère beaucoup moins efficace.

Pas pour le changement systémique

« Les inconvénients de réseaux n'ont pas beaucoup d'importance si le réseau n'est pas intéressé par le changement systémique. Mais en cas d'action révolutionnaire, vous devez avoir une hiérarchie forte pour être efficace pointe Gladwell. « Le boycott des bus de Montgomery exigeait la participation de dizaines de milliers de personnes qui dépendaient des transports en commun pour se rendre au travail chaque jour. Il a duré un an. Afin de convaincre les gens de rester fidèles à la cause, les organisateurs du boycott avaient chargé les églises noires locales de travailler à maintenir

le moral et mis sur pied un système privé gratuit de co-voiturage alternatif avec 48 répartiteurs et 42 stations de ramassage. Il s'est avéré d'une précision militaire, de l'aveu même du White Citizens Council. Qu'un manifestant s'écarte du scénario, qu'il réponde à la provocation et c'est la légitimité morale de l'ensemble de la manifestation qui aurait été compromise. Or du côté des réseaux sociaux, c'est le joyeux désordre. « Pensez à la structure incessante de correction, de révision, de modification et de débat, qui caractérise Wikipedia. Si Martin Luther King avait essayé de faire un wiki-boycott de Montgomery, il aurait été écrasé par le rouleau compresseur du pouvoir blanc. Et qu'aurait apporté de plus un outil de communication numérique dans une ville où 98% de la communauté noire pouvait être atteinte chaque dimanche matin à l'église? Il fallait de la stratégie et de la discipline, chose que les médias sociaux en ligne sont incapables de fournir. »

3 La désillusion du Net

Comme en écho à Gladwell, au moment où la révolution arabe fleure bon le tweet, Evgeny Morozov lance un pavé dans la mare avec la publication de « L'illusion du net » où il exprime lui aussi son scepticisme quant à la capacité du Web à changer le monde. « Je viens de l'ancienne république soviétique de Bellarus » explique-t-il lors d'une conférence mise en ligne sur Daily Motion, « qui comme certains d'entre vous le savent, n'est pas exactement une oasis de démocratie libérale. C'est pour cela que j'ai toujours été fasciné par la façon dont la technologie pouvait effectivement remodeler et ouvrir des sociétés autoritaires comme la nôtre. Donc j'ai obtenu un diplôme universitaire et me sentant très idéaliste, j'ai décidé de m'engager dans une ONG qui utilisait les nouveaux médias pour promouvoir la démocratie et les nouveaux médias dans une grande partie de l'ancienne union soviétique. Toutefois, j'ai été étonné de découvrir que les dictatures ne s'effondrent pas si facilement. En fait, certaines d'entre elles ont survécu et certaines sont même devenues plus répressives. Et c'est là que mon idéalisme a disparu et que j'ai décidé de quitter mon emploi dans cette ONG et de vraiment étudier les freins qu'Internet pouvaient apporter aux tentatives de démocratisation. Je dois avouer que cet argument n'a jamais été très populaire et il ne l'est probablement toujours pas auprès de vous. Il n'a jamais été populaire auprès de nombreux dirigeants politiques en particulier auprès des Etats-Unis qui d'une certaine façon pensaient que les nouveaux médias pourraient faire ce que les missiles ne faisaient pas, c'est à dire promouvoir la démocratie dans des endroits difficiles. Où on avait tout essayé sans succès. »

Libéralisme iPod

Les cyber-utopistes disent que comme les fax et les photocopieurs des années 80, les blogs et les réseaux sociaux ont radicalement changé l'économie de la contestation : inévitablement, les gens allaient se rebeller ! Pour simplifier, on présumait jusqu'à présent que si on donnait assez de connectivité aux gens, si on leur donnait assez d'appareils, la démocratie suivrait inévitablement. C'est ce que j'appelle le libéralisme iPod. Nous supposons que chaque iranien ou chinois qui possède et aime son iPod aimera aussi la démocratie libérale. Je pense que c'est faux. En permettant aux citoyens de s'organiser et de se mobiliser, les événements qui ont touché la Tunisie ont démontré le pouvoir des médias sociaux. Il est cependant important de ne pas oublier que c'est le chômage et la situation économique et sociale du pays qui ont poussé tant de gens à descendre dans le rue et non pas le fait qu'ils aient accès aux téléphones portables ou à Facebook. Ces outils ont joué un rôle important, mais il ne faut pas généraliser cette situation à d'autres pays simplement parce qu'une part significative de la population est en ligne et utilise Facebook. Que se serait-il passé si Ben Ali était resté au pouvoir ? Il se serait très probablement engagé dans une vague de répression, en arrêtant tous les opposants. Les médias sociaux lui auraient alors permis de recueillir toutes les preuves nécessaires, sur Twitter, sur Facebook ou sur des blogs. C'est ce qui a notamment été fait par le gouvernement iranien à l'issue des protestations de 2009."

L'intoxNet

« Je pense que le plus gros problème ici est la logique selon laquelle on devrait lâcher des iPods plutôt que des bombes. Ceux d'entre vous, explique encore Morozov, « qui pensent que les nouveaux médias internet pourraient d'une façon ou d'une autre éviter un génocide ne devraient pas chercher plus loin que le Rwanda où dans les années 90, c'est en fait 2 stations de radio qui ont en premier lieu attisé une bonne partie de la haine ethnique. Selon le chercheur, certains

gouvernements sont passés maîtres dans l'utilisation du cyber-espace à des fins de propagande. C'est ce que Morozov appelle « L'intoxnet », une combinaison d'intox et d'Internet. Ainsi constate-t-il, les gouvernements russes, chinois et iraniens forment des bloggeurs qui vont poster des publications et commenter des questions politiques sensibles afin d'influencer l'opinion. Rien de plus facile dorénavant de repérer les dissidents : «Auparavant, le KGB -notamment- utilisait la torture pour recueillir des informations sur les activistes. Aujourd'hui, leurs données sont tout simplement disponibles en ligne sur Facebook. »

L'opium du peuple

Et si, d'un autre côté, Internet n'était pas le ferment révolutionnaire tant décrit, mais bien l'opium du peuple ? Evgeny Morozov : « Internet n'est peut être pas la technologie qui va pousser les gens dans la rue, mais celle qui rend les gens passifs, qui les cantonne dans leur chambre à télécharger de la pornographie. Devenir fan, partager, double-cliquer sur "J'aime", "Twitter" et "Retwitter " des informations n'aide pas à faire la révolution. » Au contraire, constate amèrement Morozov, la facilité avec laquelle on peut " soutenir " une cause sur les réseaux sociaux a comme résultat inverse de donner bonne conscience à des internautes toujours aussi frileux. Le Web aide à dépolitiser les masses et il est tout sauf certain selon le chercheur qu'ouvrir l'accès au Net provoque chez les internautes une ruée vers les sites d'Amnesty International ou de Human Rights Watch. Les outils anti-censures serviront aussi et peut être surtout à pirater des films et télécharger des jeux.

4 Et si on retweetait quand même ?

Les réflexions de Morozov sont sévères, tout comme les constats de Gladwell. Ils ont fait réagir de nombreuses personnalités dont Cory Doctorow, un journaliste canadien, blogueur et activiste, militant à l'Electronic Frontier Foundation. Doctorow a publié une réponse détaillée aux arguments de Morozov dans le Guardian. Morozov a raison selon lui lorsqu'il souligne que la technologie n'est pas intrinsèquement bonne pour la liberté et qu'elle peut être utilisée à des fins d'espionnage, de surveillance et de contrôle mais son argumentation est totalement investie dans le discrédit du Web comme outil de contestation et de militance.

Le rôle de Twitter

Dans son livre, Morozov recadre l'importance du rôle de Twitter lors des dernières élections iraniennes. Ce sont, constate-t-il, essentiellement les 3 millions d'iraniens expatriés qui ont utilisé Twitter pour communiquer et ont fait des élections iraniennes un événement majeur sur le réseau de microblogage. Dans le pays même, les réseaux sociaux n'ont, selon lui, pas joué. A relativiser selon Cory Doctorow : «Morozov décrit également les liens étroits que ces expatriés ont avec leur famille en Iran, grâce à d'autres outils tels que Facebook. Mais il manque d'en conclure que les informations issues de Twitter ont trouvé écho sur Facebook (et vice-versa) via les Iraniens de l'étranger. Il préfère considérer que les millions d'expatriés Iraniens publiant des messages sur Twitter sont tellement isolés de leurs proches relations sur Facebook que ces messages n'ont eu presque aucun impact »

Révolution 2.0

Morozov est, c'est le moins que l'on puisse dire, sceptique quant à la capacité de la technologie à initier la révolution et à propager la démocratie. Pour renverser un régime corrompu, avoir librement accès à l'information n'est selon lui ni nécessaire ni important. L'Union Soviétique, par exemple, ne s'est pas effondrée à cause d'un mouvement politique, de courageux dissidents ou de tracts photocopiés. Elle s'est écroulée à cause d'une gestion désastreuse qui, de crise en crise, a abouti à l'implosion finale. Et le libre accès aux médias étrangers comme en bénéficiaient les citoyens de la RDA qui pouvaient capter les programmes d'Allemagne de l'Ouest a anesthésié les Allemands de l'Est aussi sûrement que si la Stasi avait chanté les louanges de la télévision occidentale décadente ! Cory Doctorow : « L'ironie, c'est que Morozov – involontairement, mais avec vigueur – rejoint sur ce point ses adversaires idéologiques, comme Clay Shirky, le professeur de l'université de New York que Morozov critique lourdement par ailleurs. Les travaux de Shirky – notamment le dernier en date, *The Cognitive Surplus* – parviennent exactement aux mêmes conclusions au sujet des médias occidentaux traditionnels, et en particulier de la télévision. Shirky soutient que la télé a principalement servi à atténuer le poids de l'ennui né de l'accroissement du temps de loisirs aux premiers jours de l'ère de l'information. Pour Shirky, Internet est palpitant parce qu'il constitue justement l'antidote à cette attitude de spectateur passif, et qu'il constitue un mécanisme incitant les gens à la participation au travers d'une succession d'engagements toujours plus importants. »

Internet, un phénomène original

Morozov ne traite cependant pas selon Doctorow cette position en profondeur. Lorsqu'il aborde Internet comme média en tant que tel, indépendamment des réseaux téléphoniques et des programmes TV, il se contente de tourner en ridicule les gourous des technologies qui profèrent des tirades quasi religieuses à propos de la puissance du Net. Ce faisant épingle l'activiste canadien, il

laisse de côté les travaux tout à fait sérieux produits sur l'histoire du Net, notamment ceux publiés par Tim Wu dans son livre *The Master Switch*. « Wu, professeur de droit des télécommunications, retrace avec mordant l'histoire de la régulation des médias en réponse à la possible décentralisation des monopoles et oligopoles dans les télécommunications. Replacé dans ce contexte, Internet apparaît véritablement comme un phénomène original. Morozov sait bien sûr qu'Internet est différent, il le reconnaît lui-même lorsqu'il parle de la manière dont le Net peut imiter et supplanter d'autres médias, et des problèmes que cela engendre. C'est là que réside la plus sérieuse faiblesse de *Net Delusion* : dans ce refus de se confronter aux meilleurs textes sur le thème d'Internet et de sa capacité extraordinaire à connecter et émanciper. »

Listes noires

« Quand Morozov parle des menaces pour la sécurité des dissidents lorsqu'ils utilisent Facebook – ce qui revient à faire de jolies listes de dissidents prêtes à être utilisées par les polices secrètes des États oppresseurs – il le fait sans jamais mentionner le fait que, de longue date, des avertissements pressants sur ce sujet ont été lancés par l'avant-garde des « cyber-utopistes », incarnée par des groupes comme l'Electronic Frontier Foundation, NetzPolitik, Knowledge Ecology International, Bits of Freedom, Public Knowledge, et des dizaines d'autres groupes de pression, d'organisations d'activistes et de projets techniques dans le monde entier. Et bien évidemment, presque aucune mention n'est faite des principaux défenseurs de la liberté du Net, tel que le vénérable mouvement des cyberpunks, qui ont passé des décennies à concevoir, diffuser et soutenir l'utilisation d'outils cryptographiques spécialement conçus pour échapper au genre de surveillance et d'analyse du réseau qu'il identifie (à juste titre) comme étant implicite dans l'utilisation de Facebook, Google, et autres outils privés et centralisés, pour organiser des mouvements politiques. » Bien que Morozov identifie correctement les risques que les dissidents prennent pour leur sécurité en utilisant Internet, son analyse technique présente selon Doctorow des failles sérieuses. Lorsqu'il avance, par exemple, qu'aucune technologie n'est neutre, Morozov néglige une des caractéristiques essentielles des systèmes cryptographiques : il est infiniment plus facile de brouiller un message que de casser le brouillage et de retrouver le message original sans avoir la clé. »

Battre la police secrète à son propre jeu

Cory Doctorow « En pratique, cela signifie que des individus disposant de peu de ressources et des groupes dotés de vieux ordinateurs bon marché sont capables de tellement bien chiffrer leurs messages que toutes les polices secrètes du monde, même si elles utilisaient tous les ordinateurs jamais fabriqués au sein d'un gigantesque projet s'étalant sur plusieurs décennies, ne pourraient jamais déchiffrer le message intercepté. De ce point de vue au moins, le jeu est faussé en faveur des dissidents – qui jouissent pour la première fois du pouvoir de cacher leur communication hors d'atteinte de la police secrète – au détriment de l'État, qui a toujours joui du pouvoir de garder ses secrets ignorés du peuple. »

Outil de contrôle

Morozov dénonce aussi la capacité du Net à se transformer en outil de contrôle dont le plus bel exemple est donné par les sociétés commerciales comme Google ou Facebook qui rivalisent d'ingéniosité pour bâtir des profils des internautes qui pourront être valorisés par la publicité. « Morozov en tire la conclusion que cette sorte de traçage sera adoptée par les gouvernements

adeptes de censure et d'espionnage. Mais les internautes sensibles à la menace des publicitaires peuvent sans difficulté limiter cet espionnage à l'aide de « bloqueurs » de pub ou de solutions équivalentes. Il est déplorable qu'assez peu de personnes tirent avantage de ces contre-mesures, mais de là à supposer que les dissidents sous des régimes répressifs auront la même confiance naïve dans leur gouvernement que le client moyen envers les cookies de traçage de Google, il y a un pas énorme à ne pas franchir. Dans l'analyse de Morozov, votre vulnérabilité sur le web reste la même, que vous ayez un a priori bienveillant ou hostile à l'égard du site que vous visitez ou du mouchard qui vous préoccupe. »

Le monde du futile

Selon Morozov, Internet est le dernier avatar d'une lignée de technologies de communications qui laissent la place belle à la diffusion de futilités, rumeurs et inepties, noyant dans un flux magistral les pensées et réflexions sérieuses. « Il n'est pas le premier à remarquer que des médias qui livrent des informations à un rythme effréné conduisent à réfléchir de manière rapide et papillonnante ; Morozov cite le livre de Neil Postman publié en 1985, « Amusing Ourselves to Death », mais il aurait tout aussi bien pu citer Walden ou la vie dans les bois, de Henry David Thoreau : « Nous sommes prêts à creuser un tunnel sous l'Atlantique pour rapprocher de quelques semaines l'Ancien monde du Nouveau ; mais la première nouvelle qui passera jusqu'aux oreilles américaines sera sans doute que la princesse Adélaïde a la coqueluche. En d'autres termes, les intellectuels se sont de tout temps lamentés sur la futilisation inhérente aux médias de masse – je ne vois pas de grande différence entre les arguments de l'Église contre Martin Luther (permettre aux laïcs de lire la Bible va futiliser la théologie) et ceux de Thoreau, Postman et Morozov qui prétendent qu'Internet nous rend stupides car il nous expose à trop de « LOLCats ». Mais comme le fait remarquer Clay Shirky, il existe une différence fondamentale entre entendre parler de la santé de la princesse Adélaïde grâce au télégraphe ou suivre les rebondissements de Dallas à la télévision, et faire des « LOLCats » sur le Net. Créer un « LOLCat » et le diffuser dans le monde entier est à la portée de tous. Autrement dit, Internet offre la possibilité de participer, d'une manière que les autres médias n'avaient même jamais effleurés : quiconque a écrit un manifeste ou une enquête peut les mettre largement à disposition. Dans un monde où chacun est en mesure de publier, il devient plus difficile, c'est vrai, de savoir à quoi il faut prêter attention, mais affirmer que la liberté serait mieux servie en imposant le silence à 90% de la population afin que les intellectuels aient le champ libre pour éduquer les masses est complètement stupide. »

Du temps pour changer le monde

Si donc il est vrai qu'Internet met à portée de souris plus de futilités que jamais auparavant, il met aussi à portée de clic davantage de tout. Il n'a jamais été aussi simple de publier des informations, de lire et participer à des groupes de réflexions sérieuses. « Sur le fait que la privation est fondamentale pour renforcer l'engagement des activistes, je suis confiant dans le fait que pour chaque tâche automatisée par Internet, de nouvelles tâches, difficiles à simplifier, vont apparaître et prendre leur place. En tant qu'activiste politique durant toute ma vie, je me souviens des milliers d'heures de travail que nous avons l'habitude de consacrer à l'affichage sauvage, au remplissage d'enveloppes ou aux chaînes téléphoniques simplement dans le but de mobiliser les gens pour une manifestation, une pétition ou une réunion publique. Morozov minimise la difficulté de tout cela lorsqu'il suppose, par exemple, que les Iraniens apprendraient par le bouche à oreille qu'une manifestation va avoir lieu, quels que soient les outils disponibles, ce qui m'amène à croire qu'il n'a jamais essayé

d'organiser une manifestation à l'époque où Internet n'existait pas. Je suis convaincu que si nous avions eu la possibilité d'informer des milliers de gens d'un simple clic de souris, nous ne serions pas ensuite rentrés tranquillement chez nous ; ce travail besogneux englobait la majeure partie de notre temps et de notre capacité à imaginer de nouvelles façons de changer les choses. Je suis moins inquiet que Morozov sur le fait que le Net fournisse un refuge aux fous littéraires à tendance paranoïaque, aux racistes hyper-nationalistes et aux hordes de tarés violents. Les gens qui croient en la liberté d'expression ne doivent pas s'affliger du fait que d'autres utilisent cette liberté pour tenir des propos mauvais, méchants ou stupides ; comme le dit le mantra de la libre expression : « La réponse à de mauvaises paroles est davantage de paroles ».

Pour la liberté

« Sur ce point également Internet n'est pas neutre, et penche plutôt en faveur des défenseurs de la liberté. Les gouvernements puissants ont toujours eu la possibilité de contrôler la parole publique par le biais de la censure, des médias officiels, de la tromperie, des agents provocateurs et de bien d'autres moyens visibles ou invisibles. Mais ce qui est original, c'est que les oligarques russes utilisant Internet pour faire de la propagande sont désormais obligés de le faire en utilisant un média que leurs opposants idéologiques peuvent également exploiter. A l'époque soviétique, les dissidents se limitaient d'eux-mêmes à des chuchotements et des « samizdat » copiés à la main ; de nos jours, leurs héritiers peuvent lutter à armes égales avec les propagandistes de l'Etat sur le même Internet, un lien plus loin. Bien sûr, c'est risqué, mais le risque n'est pas nouveau. Et la création et l'amélioration d'outils permettant l'anonymat, ouverts et validés par des pairs, ouvrent de nouvelles perspectives en terme de limitation des risques. Ce qui est nouveau c'est le remplacement de canaux de propagande unidirectionnels, comme la télévision (qu'elle diffuse des contenus de l'Est ou de l'Ouest) par un nouveau média qui permet de placer n'importe quel message à côté de n'importe quel autre tout simplement grâce à la puissance de l'hyperlien. »

Petit à petit

Morozov observe les centaines de milliers voire les millions de personnes qui font quelques pas électroniques en faveur d'une cause, comme par exemple changer son avatar sur Twitter ou signer une pétition en ligne. Il en conclut que la facilité de participer de façon minimale a dilué leur énergie d'activiste. « J'observe le même phénomène, je le compare au monde de l'activisme tel que je l'ai connu avant Internet, dans lequel les gens que l'on pouvait convaincre de participer à des causes politiques se chiffraient plutôt en centaines ou en milliers, et je constate que tous les vétérans de l'activisme que je connais ont commencé en effectuant un geste simple, de peu d'envergure, puis ont progressivement évolué vers un engagement toujours plus fort et plus profond. J'en arrive donc à la conclusion que le Net aide des millions de personnes à se rendre compte qu'ils peuvent faire quelque chose pour les causes qui leur tiennent à cœur, et qu'une partie de ces personnes va continuer et en faire toujours plus, petit à petit. »

Un risque autant qu'une opportunité

Pour Doctorow, la présentation que fait Morozov des cyber-utopistes n'a rien de commun avec les mouvements et réseaux dont il fait partie depuis une dizaine d'années ; « Là où Morozov décrit des personnes qui voient Internet comme une « force uni-directionnelle et déterministe allant soit vers une émancipation globale, soit vers une oppression globale » ou « qui refusent de reconnaître que le Web peut tout autant renforcer les régimes autoritaires que les affaiblir », je ne vois que des arguments spécieux, des caricatures inspirées des gros titres de CNN, des extraits sonores de porte-

paroles de l'administration américaine, et des réparties de conférence de presse. Tous ceux que je connais dans ce mouvement - des donateurs aux concepteurs d'outils, en passant par les traducteurs, des activistes de choc aux mordus de l'ONU - savent qu'Internet représente un risque tout autant qu'une opportunité. Mais contrairement à Morozov, ces personnes ont un plan pour minimiser les risques émanant de l'utilisation d'Internet et pour maximiser son efficacité en tant qu'outil d'émancipation. Ceci explique pourquoi il y a tant de campagnes autour de la vie privée et des problèmes de censure provenant des logiciels propriétaires, des services de réseaux sociaux et des systèmes centralisés de collecte de données comme Google. Ce plan implique le développement de logiciels libres et la diffusion de pratiques qui garantissent un meilleur anonymat, des communications plus sécurisées, et même des outils abstraits comme des protocoles réseau à divulgation nulle de connaissance qui permettent une large propagation des informations à travers de vastes groupes de personnes sans révéler leurs identités. Morozov a raison d'affirmer que les hommes politiques occidentaux ont une vue simpliste du lien entre Internet et la politique étrangère, mais ce n'est pas simplement un problème de politique étrangère, ces mêmes hommes politiques ont incroyablement échoué à percevoir les conséquences d'Internet sur le droit d'auteur, la liberté d'expression, l'éducation, l'emploi et tous les autres sujets d'importance. »

Avantage aux dissidents

Et si, comme Morozov le dit, ce ne sont pas les tweets qui font tomber les gouvernements mais le peuple, reste que celui-ci doit pouvoir s'organiser. « Toute entreprise humaine qui nécessite le travail de plusieurs personnes doit consacrer une certaine partie de ses ressources au problème de la coordination. Internet a simplifié grandement ce problème : rappelez-vous les heures consacrées par les activistes au simple envoi de cartes postales contenant les informations au sujet d'une prochaine manifestation ! En cela, Internet a donné un avantage substantiel aux dissidents et aux outsiders qui ont, par définition, moins de ressources de départ par rapport aux personnes détenant le pouvoir. Ces derniers, par définition, ont amassé suffisamment de ressources pour en englober une partie dans la coordination et en conserver encore suffisamment pour gouverner. Internet permet à davantage de personnes de s'exprimer et de participer, ce qui signifie inévitablement que les mouvements de protestation vont avoir un ensemble d'objectifs plus diffus qu'à l'époque des révolutions autoritaires orchestrées par le haut.

Le pouvoir aussi dépend du Net

« Mais Morozov idéalise le consensus des révolutions passées - que ce soit en 1776, 1914 ou 1989, chaque révolution réussie est une fragile coalition d'intérêts et de points de vue antagonistes, rassemblés par le désir commun d'abolir l'ancien système, même s'il n'y a pas de consensus sur ce qui doit le remplacer. Désormais, Internet est devenu tellement intégré au fonctionnement des États du monde entier qu'il semble difficile d'accorder crédit à la crainte de Morozov selon laquelle, en cas de menace révolutionnaire sérieuse, les gouvernements débrancheraient simplement la prise. Comme Morozov lui-même le fait remarquer, la junte brutale de Birmanie a laissé fonctionner Internet en permanence pendant les violentes répressions des émeutes politiques, en dépit de la désapprobation mondiale qu'elle a subie du fait des compte-rendus diffusés sur Internet. La Chine dépend tellement du Net pour son fonctionnement interne qu'il est impossible d'envisager une coupure du Net à l'échelle nationale »

Défendre les libertés numériques

Et Doctorow de préconiser des mesures précises pour conserver la force de changement d'Internet : « Nous devons ouvrir l'Internet mobile, qui – reposant sur des réseaux et des appareils fermés – est plus propice à la surveillance et au contrôle que l'Internet filaire. Nous devons nous battre contre les

manœuvres– menées par les entreprises du divertissement et les géants de l’informatique comme Apple et Microsoft – consistant à concevoir des machines dont le fonctionnement est secret et échappe au consentement de leur propriétaire, au prétexte de protéger le copyright. Nous devons prêter attention à Jonathan Zittrain (un autre universitaire que Morozov tout à la fois rejette puis rejoint sans même s’en rendre compte), dont « Le Futur d’Internet » met en garde sur le fait que l’augmentation des crimes, escroqueries et autres fraudes sur le Net fatigue l’utilisateur et rend les gens plus enclins à accepter d’utiliser des appareils et des réseaux verrouillés, pouvant être utilisés aussi bien pour les contrôler que pour les protéger. Nous avons besoin de tout cela, et surtout d’une critique sérieuse et d’une feuille de route pour l’avenir de l’activisme sur le Net, car les régimes répressifs du monde entier (y compris les soit-disant gouvernements libres de notre Occident) usent pleinement des nouvelles technologies à leur avantage, et le seul moyen pour l’activisme d’être efficace dans cet environnement est d’utiliser les mêmes outils. »

5 Des activismes complémentaires

Tout comme Evgeny Morozov a suscité de nombreuses réactions, dont celle de Cory Doctorow, la tribune de Gladwell a suscité de nombreuses réflexions, dont celle de Jillian York du Berkman Center for Internet & Society. Pour celle qui est aussi la directrice du département « Liberté d'expression » de l'association Electronic Frontier Foundation, l'activisme numérique n'est pas à mettre en opposition avec le militantisme « traditionnel. Il faut plutôt parler de complémentarité entre les deux « démarches ». Et si Gladwell a raison de pointer du doigt les excès des évangélistes des réseaux sociaux, Jillian York constate que l'activisme classique peut être démultiplié grâce aux outils numériques. Pour elle, les campagnes de mobilisation en ligne ont deux principaux objectifs : attirer l'attention sur une cause et mobiliser les gens à la défendre. « L'utilisation de Twitter et de Facebook pour soutenir n'importe quel type d'action semble servir à ces fins mais en quoi est-ce différent de la mobilisation de masse qu'on constate parfois dans l'activisme traditionnel ? Comme le souligne Gladwell, le mouvement de défense des droits civiques reposait sur un noyau étroit de personnes dévouées à cette cause, mais quid de toutes les autres personnes ayant adhéré au mouvement ? » Last but not least : l'activisme numérique peut présenter les mêmes risques dans certains pays que la participation physique. Il suffit pour s'en convaincre de consulter le site de Reporters Sans Frontières qui estime à 47 le nombre d'activistes en ligne tués, et à 130 le nombre de « net-citoyens » emprisonnés pour la seule année 2012.

Modification de l'éco-système

Il ne faut donc ni faire fi du danger ni de l'efficacité de l'activisme numérique dans sa capacité à renforcer le militantisme de terrain. Au Cachemire, Twitter et Facebook ont permis aux manifestations d'acquérir une couverture médiatique qu'elles n'avaient jamais eu auparavant. De même leur potentiel pour l'organisation et la mobilisation n'est pas à prendre à la légère. La façon dont les messages se transmettent de façon instantanée est un atout stratégique dans les opérations de lutte et de contestation dans le monde réel. David Weinberger, éditeur du « Journal Of the Hyperlinked Organization : « Gladwell a raison de démystifier la croyance trop enthousiaste que le Net allait balayer tout ce qui se dresse face à la grande révolte populaire et qu'il allait remplacer les formes traditionnelles de gouvernance et d'organisation. Reste qu'elle en modifie l'éco-système. Le journalisme citoyen n'a pas remplacé le journalisme professionnel et les scientifiques amateurs n'ont pas remplacé les scientifiques professionnels mais l'interaction des intérêts des différentes parties a modifié la façon dont la science évolue et donc oui, cela a eu un effet. De même, j'ai du mal à croire que Facebook ou Twitter, par eux même, vont permettre d'aboutir à un changement politique révolutionnaire. Mais cela ne signifie en rien que le politique n'est pas impacté par les réseaux sociaux. En 2010, le Tea Party n'aurait pas pu réussir sans les médias sociaux. A côté d'autre chose : de l'argent, l'attention des grands médias, des moyens de communication traditionnels. Qui prétendrait le contraire ? Reste que l'éco-système a changé.

Chambre d'écho

Pour David Weinberger, Gladwell se trompe sur les liens forts et faibles. « Il est correct de dire que l'activisme traditionnel exige l'existence de liens solides. Mais il n'en faut pas beaucoup. Trois amis partageant une même opinion suffisent pour que l'un d'entre eux s'enhardisse à risquer un sit-in dans

un bar réservé aux blancs. Leur action va être amplifiée par tout un réseau de liens faibles qui vont toucher une partie plus large de la population, et faire naître de nouveaux militants : ces nouveaux liens forts sont ainsi issus des liens faibles dont le nombre croissant peut avoir un effet d'encouragement sur une action politique en transformant celle-ci en cause commune. Et si personne ne pense que le discours de Martin Luther King « I Have a Dream » aurait eu plus d'impact en format 140 caractères, reste que les tweets sont un excellent moyen d'inciter les gens à lire un texte plus long, et une bonne façon d'alerter les foules et de les inciter à passer à l'action. Et Facebook est un très bel outil pour la mise en place de passerelles entre des personnes aux liens forts et faibles. Et inversement...

6 Les nouveaux militants

C'est en 1997 que Fabien Granjon a commencé à travailler sur la thématique de l'Internet militant avec un constat : certains mouvements politiques et sociaux semblaient s'approprier le Web nettement plus vite que les partis politiques ou les syndicats « traditionnels ». « J'ai donc, expliqué-il dans un entretien publié dans la revue « Matériaux pour l'histoire de notre temps », « souhaité réfléchir aux liens entre ces usages, parfois intensifs, des nouveaux outils et l'évolution contemporaine des formes d'engagement militant. J'ai ainsi constaté qu'Internet, fondé sur la notion de réseau et d'horizontalité, correspondait pleinement aux formes d'engagement matériel ou personnel des militants de ces nouveaux mouvements organisés en réseaux, faisant preuve d'une grande défiance vis-à-vis des procédures de délégation et défendant une prise de parole aussi horizontale que possible. » Pour Fabien Granjon, la structure du Web correspondrait ainsi parfaitement aux besoins de leur mode d'organisation à communication horizontale. Internet permet des formes d'auto-organisation comme celles mises en place par ces dockers britanniques et asiatiques qui ont utilisé le Net pour coordonner leurs mouvements d'arrêts, sans passer par les syndicats centraux. Voilà encore un lien entre les nouvelles formes de militantisme qui valorisent l'individu et les compétences particulières, la prise de parole en nom propre, le refus de délégation »

Militantisme coopératif

Internet est ainsi le creuset d'un nouveau militantisme coopératif notamment parce qu'il constitue de facto un dispositif de mutualisation de données directement disponibles qui pourront être exploitées par tout un chacun. Du coup naissent des structures constituées par de petites équipes de bénévoles, avec un cercle premier très restreint et très stable, fonctionnant de manière décloisonnée et décentralisée, s'intéressant à des questions locales comme celle des sans-papiers, des sujets délaissés par les luttes ouvrières classiques et les structures politiques et syndicales traditionnelles. Ces nouvelles formes d'engagement sont, selon Granjon, marquées par un double phénomène. « D'une part, il existe au sein des nouveaux mouvements politiques et sociaux un fort turn-over militant. Pour désigner ces nouvelles attitudes, Jacques Ion avait employé l'expression de militantisme post-it, qu'il opposait au militantisme de la carte ou du timbre. Cette formule, qui lui a valu beaucoup de critiques, m'avait paru pertinente car l'usage du net peut évidemment jouer un rôle majeur dans cette évolution, en offrant aux militants engagés dans une organisation très présente en ligne la possibilité de se retirer momentanément de l'action tout en restant informés de ce qui se passe, et donc de pouvoir se réengager sans difficultés quand ils le désirent de nouveau. D'autre part, de plus en plus, les « nouveaux militants » sont « multi-positionnés ». En fonction de leurs intérêts personnels, ils semblent ne plus hésiter à se lancer simultanément dans plusieurs combats, quitte à ce que leurs engagements restent provisoires. Et lorsque se pose pour eux la question de la gestion de leur temps militant, Internet, de manière très concrète, peut bien sûr les aider à mieux organiser leurs activités. »

Médias alternatifs

Ces nouveaux militants ont d'autres caractéristiques. Ils développent parfois des compétences très pointues, sur le plan juridique par exemple pour obtenir de nouveaux droits dans le cas des mouvements des sans-papiers. Ils s'investissent « naturellement » dans les médias alternatifs qui leur

permettent d'entrer dans une logique de citoyen rédacteur. En parallèle de leur intérêt pour les actions locales, la technologie leur ouvre les portes sur des actions internationales concrétisées par des mouvements comme les Centres de Médias Indépendants et les Indignés.

Médiactivistes

C'est encore dans les années 90 qu'Olivier Blondeau et Laurence Allard se penchent sur les usages politiques et militants du réseau. Ils publieront une histoire de l'activisme en ligne en 2007 intitulée « Devenir Médias ». Ils constatent eux aussi que les mouvements sociaux « traditionnels » se trouvent en panne d'idéologies. Quoi de commun, expliquent-ils dans un entretien avec David Dufresne, entre un piqueteros argentin, un gréviste sud-coréen, un zapatiste du Mexique ou un black bloc du Sommet des Amériques ? A travers un travail sur quelques milliers de vidéos collectées qui composent ce paysage médiatique que nous appelons « médiascape », nous montrons la manière dont s'élabore un imaginaire politique globalisé. Il conduit à construire ses propres représentations à travers un récit, des images, une dramaturgie communes. De Seattle, en 1999, aux émeutes dans les cités françaises en 2005, en passant par les événements de Gênes lors du G8 de 2001, les mêmes images ont été réutilisées, remixées, à chaque fois pour inscrire la lutte dans un mouvement plus global

Des affiliations temporaires

Et ils pointent eux aussi le côté ponctuel du soutien : « Pour les orphelins de la politique, ceux qui sont hors partis ou syndicats, la politique ne ressemble pas forcément à sa forme traditionnelle. Une logique d'affiliation temporaire à des causes, supposant leurs propres mises en scène publiques, remplace l'encartement à vie. Ce sont les causes qui font se mobiliser des individus, qui les font s'agréger en un public qui peut, tout d'un coup, débarquer dans les rues : « Nous avons pu établir l'existence d'une véritable « stratégie cartographique » qui utilise les technologies de la géolocalisation pour produire des ressources communes aux activistes et leur permettre de monter en visibilité. La cartographie résistante de Rome illustre ce changement d'échelle des formes d'action politiques expérimentées avec et par Internet. Toutes les actions (logements, sans-papiers, féministes, télévisions pirates) sont géolocalisées sur la carte de la ville et tout ce qui a pu s'organiser à travers le réseau ponctuellement, ici ou là, sort au grand jour à la vue de toutes et tous. Le téléphone mobile est l'objet idéal, pour le pire et le meilleur, pour cette entrée dans le territoire de l'activisme électronique. Utilisé depuis Seattle, il tend de plus en plus à aménager ce passage entre les entrailles du réseau et le théâtre de la rue. Et avec trois milliards d'abonnés mobiles dans le monde contre un milliard pour internet. C'est une petite « machine de guerre » qu'il ne faut plus négliger. »

7 Conclusions : défendre l'Internet libre

Quels constats tirer de cette étude ? Tout d'abord, que si Internet n'a pas en soi une dimension révolutionnaire, il révolutionne en tout état de cause les modes de communications. Il s'agit d'un média riche pouvant servir de formidable chambre d'écho à des engagements et des combats, et favoriser des coopérations décentralisées à l'échelle globale. La viralité du réseau n'est plus à démontrer. A ce titre, il intéressera tant les militants que les dictateurs, tant les partisans de la liberté d'expression que les censeurs. C'est pourquoi il est crucial de défendre les libertés numériques et la neutralité du Web. Internet est le média qui se prête le plus au suivi et au contrôle des usages et des accès à l'information, au fichage et au flicage. C'est pourquoi il faut militer pour le droit à l'oubli numérique. Il faut organiser des veilles citoyennes autour de thématiques telles que la censure Internet, la cyber-surveillance, le stockage et le traitement des données et usages personnels par des tiers.

Il faut aussi défendre la neutralité du Web. Le mouvement en faveur des logiciels libres est né dans les années 80, pour préserver un espace de liberté qui avait disparu : celui du partage et de la maîtrise d'outils informatiques. Celui de la transparence et de la facilité d'accès au savoir. Depuis, il y a eu le lancement des Creative Commons, les « licences de culture libre ». Il y a les livres libres, les films libres, la musique libre. L'enjeu est majeur : avec les applications propriétaires, fermées, un petit groupe, de plus en plus restreint, souhaite pouvoir décider de la façon dont s'organise non seulement la production de l'information –c'est le contrôle des réseaux- mais aussi la diffusion de l'information et de la culture. A des fins économiques et idéologiques. Les logiciels libres, le Net libre doivent être défendus pour leur logique de mutualisation transparente.

En même temps, le développement des outils d'anonymisation et des solutions de cryptographie doit être encouragé et les projets appelant à institutionnaliser le contrôle des échanges comme Acta ou Cisca doivent être combattus. Il faut encore favoriser une éthique de la navigation et dénoncer les escroqueries et les fraudes en ligne, qui rendront les citoyens plus enclins à accepter d'utiliser des appareils et des réseaux verrouillés, pouvant être utilisés aussi bien pour les contrôler que pour les protéger.

Il faut œuvrer à ce que le plus grand nombre d'internautes maîtrisent la grammaire du Web. C'est à cette condition qu'Internet conservera sa capacité à amplifier les actions de terrain sur toutes les scènes médiatiques des mondes réels et virtuels. C'est comme cela que l'activisme en ligne pourra appuyer le militantisme traditionnel. Et fournir des espaces de communication et d'échanges à des militants 2.0 qui pourront, un jour ou l'autre, passer de la souris à la plume, de l'écran à la rue.

8 Bibliographie

- Olivier Blondeau, Laurence Allard, Devenir Média. L'activisme sur Internet, entre défection et expérimentation Editions Amsterdam, 2007

- Dominique Cardon. La démocratie Internet. Promesses et limites. Seuil, collection la république des idées. 2010

- Dominique Cardon. Pourquoi l'Internet n'a pas changé la politique. 7 octobre 2010.
<http://www.internetactu.net/2010/10/07/dominique-cardon-pourquoi-linternet-na-t-il-pas-change-la-politique/>

- Cory Doctorow. À quoi ça sert de s'activer sur Internet ? 27 janvier 2011
<http://www.framablog.org/index.php/post/2011/01/27/activisme-internet-cory-doctorow>

- Spyros Franguiadakis, Jacques Ion, Pascal Viot, Militer aujourd'hui, Autrement, Cerc, 2005.

- Malcom Gladwell. Small Change, Why the revolution will not be tweetet. Site du journal The Newyorker. 4 octobre 2010.
http://www.newyorker.com/reporting/2010/10/04/101004fa_fact_gladwell

- Fabien Granjon. L' Internet militant. Coll. Médias nouvelles technologies, éd. Apogée, 2001

- Fabien Granjon, De l'approbation « militante » d'internet en contexte associatif : engagement distancié et sociabilités digitales. Communication, Vol. 19, no 2 (hiver 1999-2000)

- Pierre Haski. Après la Tunisie, Internet sert-il à faire la révolution. 22 janvier 2011. Rue89.
<http://www.rue89.com/2011/01/22/apres-la-tunisie-internet-sert-il-a-faire-la-revolution-186859>

- Pierre Haski. Internet sert-il à faire la révolution. 2 février 2011-
<http://owni.fr/2011/02/02/internet-sert-il-a-faire-la-revolution/>

- Jacques Ion, La fin des militants ? Paris. L'Atelier, 1997

- Jean-Luc Manise. Défendre les libertés numériques. Secouez-vous les idées N°92 – Décembre 2012 – Janvier-Février 2013 - CESEP

- Jean-Luc Manise. Flicage sur le Web, vers un permis d'espionner. Secouez-vous les Idées n°90 Juin-juillet 2012 – CESEP

- Jean-Luc Manise. Internet est-il révolutionnaire ? Secouez-vous les idées N°87 – Septembre-octobre-Novembre 2011 - CESEP

- Jean-Luc Manise. Tunisie, la révolution des bloggeurs. Secouez-vous les idées N°85 Février-mars-avril 2011 - CESEP

- Jean-Luc Manise. Quand Google met la planète sur écoute. Secouez-vous les Idées N°83 Septembre-octobre-novembre 2010 - CESEP

- Jean-Luc Manise & Laure Van Ranst. Du logiciel à la culture libre. Secouez-vous les Idées N°80 Janvier-février 2010. CESEP
- Kumena Maryna. Les fluctuations de l'Internet militant. Le cas de l'association Attac Rhône. Mémoire de recherche de Master 2 de Sociologie politique 2008-2009. Institut d'études politiques Université Lumières Lyon II
- Lillian Mathieu. [Un "nouveau militantisme"? A propos de quelques idées reçues](#). En mouvement N°137

- Lorraine Millot, correspondante du journal Libération. Le Net, instrument de libération et d'oppression. 5 mars 2011. <http://www.liberation.fr/monde/01012323705-le-net-instrument-de-liberation-et-d-oppression>

- Pierre Martinot-Lagarde, Bertrand Hériard Dubreuil, De nouvelles formes d'engagement – Juillet 2008 – Revue Projet N°305 Partie 2 - <http://www.ceras-projet.org/index.php?id=3233>
- Cybergénéralistes et pirates du Web Entretien avec Timothy Jordan – Nouveaux militants, la fin du politique – 2010 – La ligue de l'enseignement. www.laligue.org
- Evgeny Morozov. The Net Delusion : The Dark Side of Internet Freedom,– Février 2012 Editions Paperback